

REVUE ÉTRANGÈRE.

EXÉCUTION.

Les journaux français sont remplis de détails sur les exécutions des communistes dernièrement condamnés par les cours mariales à Paris, Marseille, Lyon et ailleurs.

Ces malheureux sont quelquefois des jeunes gens de talent et d'un bon caractère, comme Rossel et Gaston Crémieux, de Marseille, le plus souvent ce sont de pauvres exaltés qui ne valent pas grand chose. Les uns meurent en posant, en se donnant des airs de martyrs, les autres sont froids et résignés; mais tous montrent et affectent ce mépris de la mort si naturel au français. Les derniers instants de Rossel sont palpitants d'intérêt, les larmes viennent aux yeux, lorsqu'on voit marcher à la mort avec de si beaux sentiments ce jeune homme de 27 ans, si remarquable, et on ne peut s'empêcher de féliciter les hommes qui ont produit de pareilles infortunes. Ce pauvre Rossel victime, peut être, dans le commencement d'un sentiment louable, a accepté la mort comme une expiation? "Ne jugez point, si vous ne voulez point être jugé, a-t-il répété souvent," faisant allusion au temps où il jugeait lui-même en qualité de président de la cour martiale sous la Commune. Il a plusieurs fois demandé qu'on fit connaître à ses juges qu'il mourait sans aucun sentiment de rancune contre eux et qu'il était persuadé qu'ils avaient fait leur devoir.

Les démarches de son père et de ses amis auprès du gouvernement et surtout de M. Thiers n'ont pu le sauver. D'ailleurs Rossel lui-même avait écrit au Président pour lui dire qu'il préférerait mourir que de subir la dégradation militaire.

Ferré est mort, le cigare à la bouche. Gaston Crémieux, jeune avocat de Marseille n'a pu être sauvé malgré les efforts de sa jeune femme.

Un journal français dit que le jour où Rossel a été exécuté un complot se tramait pour le sauver. Un de ses amis qui lui ressemblait beaucoup devait s'introduire dans sa cellule, prendre sa place et jouer ce rôle jusqu'à ce que Rossel fut en lieu sûr.

NOUVELLES IMPORTANTES.

On dit que le plan des d'Orléans est de profiter de l'impatience de Thiers pour le forcer à résigner et nommer d'Aumale président de la République et déclarer ensuite le Comte de Chambord roi de France, avec le comte de Paris héritier au trône et le duc d'Aumale Lt.-Général du royaume.

ANGLETERRE.

Contrairement à toutes les prévisions, le prince de Galles va recouvrer la santé. Des ordres considérables pour articles de deuil avaient été faits en France.

RUSSIE.

Un incident.

Une dépêche spéciale adressée de St. Pétersbourg au *Standard*, dit que le czarévitch Alexandre a eu hier une dispute personnelle avec le prince de Reuss, ministre de l'empire Allemand en Russie. L'emportement des deux personnages a été grand et le czarévitch s'est oublié jusqu'à frapper l'ambassadeur. Des amis sont intervenus et les ont séparés. L'incident a causé beaucoup d'émotion et l'on craint qu'il ait de graves conséquences, bien qu'il n'y ait pas lieu d'appréhender une interruption des bonnes relations entre la Russie et l'Allemagne, la querelle étant, dit-on, d'une nature toute particulière ou sociale.

Cet incident aurait moins d'importance s'il n'était pas si connu que le fils du czar est animé des sentiments les plus hostiles à l'égard des Allemands et qu'il ne se gêne pas, à chaque occasion, de les manifester.

ÉTATS-UNIS.

Exécution d'un Paricide.

Philadelphie, 15 déc.—John Ware a été exécuté aujourd'hui pour le meurtre de son père.

Il a écrit une longue confession, hier soir, qu'il a remise à son avocat, et dans laquelle il dit avoir tué son père parce qu'il maltraitait sa mère.

Il accuse plusieurs des témoins qui ont comparu dans cette cause, de s'être parjurés.

Crime Atroce.

Little Rock, Ark., 15 déc.—On mande de Helena que lundi matin, deux blancs ont tué un avocat nègre établi là depuis peu.

Des querelles politiques aux dernières élections de ce comté seraient cause de cet assassinat.

L'excitation est à son comble, et des centaines d'individus armés arrivent dans la ville, et l'on craint qu'ils ne s'emparent de la prison dans le but d'en sortir les deux assassins pour les lyncher.

TOURS DE FORCE.

Suite.

Qu'il existe dans le cœur du canadien-français un petit levain de rancune contre la race anglo-saxonne, un levain qui s'agrite au moindre malaise, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les anglais nous ont tant fait souffrir. Il faudra bien encore un siècle pour effacer les traces matérielles des incendies de la côte Beupré et de la côte du Sud, il faudrait bien au moins autant de temps pour effacer de nos cœurs le souvenir des cruautés exercées au temps de la conquête, contre de pauvres colons sans défense, contre nos femmes et nos enfants.

Ils usaient de représailles, me dira-t-on. J'avoue que nos troupes avaient fort maltraité les colons de la Nouvelle-Angleterre, mais nulle part que je sache ils ont montré ce raffinement de barbarie dont les anglais ont laissé parmi nous trop de tristes preuves.—Et puis, après tout, ils s'attaquaient principalement à des hommes—ils ne châtaient pas le pays—ils combattaient une puissance. Ces hommes là, sont venus ici se venger sur nos femmes et nos enfants du mal que nous leur avions fait à eux.

Sans vouloir rien enlever à l'éclat des armes anglaises—qui ont triomphé glorieusement sur les plaines d'Abraham, l'histoire ne peut s'empêcher de regretter les exploits des Montgommery et de quelques autres lieutenants et capitaines de l'armée qui ont montré plus de haine que de courage, plus de zèle que de noblesse et de générosité.

Si les classes instruites, plus en état d'apprécier la largeur de la politique anglaise, devenue, grâce aux progrès de la civilisation, tout à fait humanitaire, oublie facilement le passé pour profiter du présent, il n'en est pas de même chez les classes inférieures qui ont la mémoire du cœur plus vive et plus conservée. Elles ont peu appris mais aussi elles ont peu oublié.

J'emprunte à l'*Abeille* de 1859, quelques notes historiques sur ce sujet, qui vont servir de cadre à un petit tableau dont Grenon est le principal personnage:

"Lors de la prise du pays, en 1759, la baie Saint-Paul eût sa grande part des malheurs de la guerre." Le capitaine Gorham, dit un mémoire du temps, revint le 15 août (1756) d'une excursion pour laquelle il était parti dès le commencement du mois. Il avait eu sous ses ordres 150 voltigeurs, un détachement des divers régiments des montagnards, des marins, formant en tout un corps d'environ 300 hommes. Ils montaient un vaisseau armé et trois transports. Il avait aussi sous ses ordres un lieutenant de marine et quelques hommes de service pour les aider. Voici le rapport qu'il fit de cette expédition—Ils racontent que le 4 août ils se rendirent à la baie Saint-Paul, paroisse où ils trouvèrent environ deux cents hommes qui se montrèrent très-actifs à détruire les embarcations anglaises. A trois heures du matin, le capitaine Gorham avait pris terre, passant à travers deux de leurs gardes, d'environ 20 hommes chaque, qui avaient fait sur les troupes anglaises un feu soutenu pendant quelque temps, mais environ deux heures après on les avait forcés de quitter leurs retraites; ils se retirèrent dans les bois et abandonnèrent totalement leur village qui fut brûlé subséquemment. Ce village consistait en une cinquantaine de bonnes maisons et de granges. La plus grande partie du bétail avait été tué. Le parti rapportait de plus que ce jour là, il n'avait perdu qu'un seul homme, outre deux blessés, mais que les français avait eu deux des leurs tués et qu'ils avaient réussi à enlever.—Que de là, il s'était rendu à la Malbaie, dix lieues à l'est mais sur la même rive du fleuve où il avait détruit une autre belle paroisse, d'où il avait fait déloger les habitants avec leurs bestiaux, sans perte aucune; qu'enfin il avait fait une descente sur la rive sud, vis-à-vis l'île-aux-Coudres et qu'il avait détruit, en partie, les paroisses de Saint-Roch et de Sainte-Anne, où il avait remarqué de bien belles maisons, de bonnes fermes, qu'il avait chargé, en cet endroit, les vaisseaux, de gros bétail, et qu'il était revenu de cette expédition."

Voici, à présent, la tradition de la paroisse: lorsque la flotte anglaise remonta le fleuve, elle mouilla à l'île-aux-Coudres la veille de l'Ascension et elle remplit les habitants d'une si grande frayeur que la plupart des femmes, passèrent à la Baie et allèrent se cacher dans les bois, avec les familles de cette paroisse, qui ne s'élevaient pas alors à un cent. On sait d'ailleurs que le gouvernement français avait donné ordre de faire évacuer cette île ainsi que celle d'Orléans. Ces familles restèrent ainsi cachées jusqu'au commencement de septembre avec M. Chaumont. Les hommes seuls sortaient, le plus souvent la nuit, pour veiller à leurs travaux des champs et élever des fortifications de sable sur le rivage. On voit encore aujourd'hui ces fortifications que l'on appelle les *Canons*.

Le capitaine Gorham dit, dans son rapport n'avoir eu qu'un seul homme tué, mais on assure que plusieurs eurent le même sort et qu'on les jeta dans l'étang de la chapelle, près duquel plusieurs coups de fusil furent échangés, à l'endroit appelé la *Pointe d'Aulne*.

Les Anglais firent deux prisonniers, Tremblay, des Eboulements et Jean-Baptiste Grenon, natif de la Pointe-aux-Trembles, et le premier de ce nom résidant à la Baie Saint-Paul. Ils les amenèrent tous deux à bord, les mains liées derrière le dos.

Tremblay était petit et grêle, mais doué d'un grand courage: il rugissait de se voir ainsi les mains liées et livré aux insultes, aux railleries d'une troupe de soldats rendus furieux par les avaries que leur avaient causées de pauvres diables de paysans armés tout au plus, de quelques vieux fusils. Grenon, lui, marchait tranquillement, baissant le front sous son malheur et recevant sans soulever les crachats qu'on lui lançait au visage. Seulement, lorsqu'une pointe de bayonnette lui piquait rudement les reins, qu'il sentait son sang couler sur son corps, il s'arrêtait pour regarder le lâche qui l'avait ainsi maltraité, et le plus souvent, ce seul regard mettait le bourreau en fuite ou le laissait confondu.

C'est que Grenon était un homme d'une force surhumaine, et que, comme tous les hommes ainsi puissamment trempés, il était froid, calme et patient.

Maudits habits rouges! démons d'enfer! brulôts du diable! tueurs de femmes! hurlait incessamment Tremblay, aux oreilles de ses tourmenteurs qui ne comprenaient pas ses paroles mais qui comprenaient bien sa colère et s'en amusaient à gros rires.

Mais il fallait à ces trois cents braves, que vingt hommes mal armés avaient, de leur propre aveu, tenus en échec, pendant deux heures, il leur fallait, dis-je, un plus ample divertissement. A peine ont-ils mis le pied sur leur navire, qu'ils s'emparent de Tremblay, le font asseoir sur une de ces planchettes sur lesquelles les matelots se hissent au haut des mâts pour les réparer ou les astiquer, suivant le besoin. Trop faible pour opposer aucune résistance, Tremblay se laisse hisser ainsi jusqu'aux plus hautes vergues. Arrivé à cette hauteur, deux matelots se saisissent de lui et le précipitent à la mer, au milieu des cris et des hurrahs forcés de leurs compagnons restés sur le pont.

Grenon a vu son pauvre ami tournoyer dans l'air et venir s'aplatir sur les vagues, un éclair de vengeance a passé dans ses yeux. On repêche à la hâte le malheureux Tremblay, on le remonte sur le pont, tout pantelant, tout brisé et respirant à peine. Mais sans lui donner le temps de se remettre, on le hisse de nouveau, sur la planchette et le même jeu va recommencer.

—Arrêtez misérables! s'écrie Grenon, vous allez tuer cet homme! Et d'un brusque mouvement, ils rompt les liens qui lui saisissent les poignets—culbute cinq à six soldats qui le séparent de son ami, et leur dit à tous:—"Maintenant, venez lui toucher!"

Il y avait tant de fermeté dans son attitude, les soldats qu'il avait couchés par terre d'un seul mouvement de ses bras avaient été tant rudoyés, que le capitaine Gorham—admiraeur passionné de la force physique—s'empressa d'intervenir.

"Laissez cet homme tranquille, dit-il à ses soldats, en désignant Tremblay, et vous Grenon, venez avec moi."

Grenon se calme, redevient doux, et livre de nouveau ses mains aux chaînes. Content d'avoir sauvé son ami, il suit le capitaine dans sa cabine.

Gorham lui offre un verre d'eau-de-vin, cause avec lui de sa force extraordinaire, palpe ses muscles de fer et reste stupéfié en présence d'une si belle machine humaine.

Ce tête-à-tête de Gorham et de Grenon avait duré moins d'un quart-d'heure, et lorsque le pauvre prisonnier revint sur le pont, son ami Tremblay avait disparu. Il s'avança au pied du mât où il l'a laissé à demi-mort. Les soldats qui s'y trouvent réunis lui livrent passage, mais à peine est-il auprès de la planchette que dix des plus résolus se précipitent sur lui. Il a les mains liées et bien liées cette fois, il ne peut se servir de ses pieds tant on le presse de près, il ne peut se défendre, mais il sent qu'il peut résister, dix autres viennent se joindre. Efforts inutiles! Grenon reste debout sous leur masse grouillante et effrénée, immobile, inébranlable comme un rocher sur lequel se tordent vainement les vagues.

Le bruit de cette lutte arrive aux oreilles du capitaine, qui survient soudainement, et fait lâcher prise aux assaillants.

Grenon paraît à peine ému, et le premier mot qui s'échappe de sa bouche: "Qu'ont-ils fait de Tremblay," demanda-t-il au capitaine?

—Où est l'autre prisonnier? dit alors Gorham, en s'adressant à ses soldats?

—Pas une réponse, pas un mot.

Gorham qui a compris retourne cacher sa honte dans sa cabine.

Après l'intervention de Grenon, Tremblay avait été saisi de nouveau, hissé sur la planchette et précipité à la mer. A la troisième passe de ce jeu de cannibales—le pauvre Tremblay n'était plus qu'un cadavre, qu'on laissa à la mer le soin d'engloutir. Un homme de moins, un crime de plus, qu'était-ce pour ces intrépides et généreux soldats?

Dès que Grenon avait reparu ou avait tenté de l'asseoir à son tour sur la fatale planchette;—on a vu comment il y échappa.

Cependant la protection de Gorham ne le défendait pas contre les railleries, les insultes et les provocations de ses vaillants compagnons d'armes. Il résolut alors, pour le sauver, de le débarquer et de l'envoyer au Sault-Montmorency.

Là, un matelot robuste, prenait plaisir à donner, de temps en temps, des chiquenaudes sur le nez de Grenon qui en pleurait de colère. Colère du lion que la mouche a piqué.

"Faites-moi délier les mains, dit-il au capitaine, donnez-moi une chance contre cet insolent."

Le capitaine acquiesça à sa demande, Grenon a les mains libres.

L'imprudent matelot veut continuer sa farce; mal lui en prend, car du revers de la main seulement, Grenon l'étend sur le plancher où il expire quelques minutes après.

Gorham plein d'admiration remet son prisonnier en liberté.

On cite de ce Grenon, nombre d'autres faits presqu'incroyables et sa réputation était telle qu'on dit encore aujourd'hui: "fort comme Grenon."

A. N. MONTPETIT.

La reconnaissance est la moindre des vertus; mais l'ingratitude est le pire de tous les vices.

Souvent les cœurs battent à l'unisson quoique les esprits ne s'accordent pas.

NAISSANCE.

A Montréal, le 15 courant, Madame L. O. David, une fille.